

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10ME ANNÉE, N° 505—SAMEDI 6 JANVIER 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



M. SPULLER.
 Ministre de l'Instruction publique.



M. BURDEAU.
 Ministre des Finances.



M. ANTONIN DUBOST.
 Ministre de la Justice



M. MARTY.
 Ministre du Commerce.



M. CASIMIR-PÉRIER, PRÉSIDENT DU CONSEIL
 Ministre des Affaires étrangères



M. JONNART.
 Ministre des Travaux publics.



AMIRAL LEFEBVRE, Min de la Marine



M. RAYNAL, M. d. de l'Intérieur



GÉNÉRAL MERCIER, Min de la Guerre

LE NOUVEAU MINISTÈRE FRANÇAIS

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 6 JANVIER 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Sur le lac, par L....—1808, par Benjamin Salte.—M. Aram-J. Pothier, par Pierre Bédard.—Notes et impressions.—Le R. P. Ricard.—Au temps jadis, par Jocelyn.—Les nouveaux ministres, par Jules Saint-Elme.—Correspondance, par G. A. Dumont.—Poésie : Saint-Sulpice, par Z. Mayrand.—Pour une quenotte, par Henri Germain.—Annales d'un vieux garçon.—Les merveilles du fakirisme dans l'Inde. Bibliographie.—Notes et faits.—Le don de la fée Prulende.—Feuilletons.—Choses et autres.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Portraits des membres du nouveau cabinet français.—Portrait du R. V. Père Icard, supérieur de Saint-Sulpice.—Le dîner des rois en famille.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

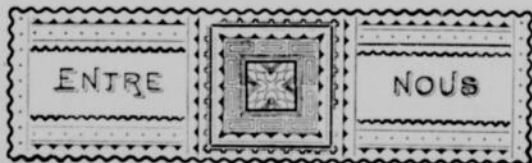
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-QUINZIÈME TIRAGE

Le cent-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRE (numéros datés du mois de DECEMBRE), aura lieu vendredi, le 5 JANVIER à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



VIVENT les rois... Mages !

Ce cri a une allure monarchique qui peut vous étonner de ma part, mais il est explicable en ce sens que l'on n'est pas sûr du tout que ces mages aient été rois, et que ces rois aient été mages.

Au reste, la fête des rois que l'on confond dans la vie avec la fête de l'Épiphanie,

n'est en réalité qu'une coutume que les païens nous ont léguée, un reste des saturnales, disent même quelques-uns, tandis que l'Épiphanie a un caractère religieux tout spécial.

Mais la légende a une telle puissance, un attrait si sympathique, qu'il est difficile de séparer, pour

nous, catholiques, ces deux fêtes, l'une religieuse, l'autre toute de famille, et qui a un cachet tout particulier.

Donc, vivent les rois !

* * Dans certaines parties de la France, la fête des Rois a conservé son caractère religieux et naïf des âges écoulés. Là, les habitants n'ont presque rien changé à leur cérémonial d'autrefois, relativement au gâteau, et le Parisien du boulevard Montmartre, qui assisterait à une de ces réunions de famille, se croirait transporté en plein moyen âge.

Au commencement du souper, on nomme un président, qui est presque toujours la personne la plus âgée et la plus distinguée des convives. Avant d'entamer le gâteau traditionnel, un enfant, le plus jeune garçon de la famille, monte sur la table, puis le président coupe une première tranche du gâteau et demande à l'enfant :

— Pour qui ce morceau ?

L'enfant répond :

— Pour le bon Dieu.

Cette part, en effet, est mise de côté pour être donnée au premier pauvre qui viendra la demander. D'habitude, il ne se fait pas attendre, car presque toujours ils sont trois ou quatre au dehors, hommes et femmes, épiant à travers les fentes de la porte et attendant l'occasion d'exprimer leur demande.

Quand le moment est venu, un d'eux chante sur un ton dolent :

Honneur à la compagnie

De cette maison ;

Nous souhaitons année jolie

Et biens en saison.

Nous sommes d'un pays étrange

Venus en ce lieu,

Pour demander à qui mange,

La part du bon Dieu.

Il s'interrompt alors pour crier : " La part à Dieu s'il vous plaît ! " Puis tous chantent en chœur :

Les Rois ! les Rois ! Dieu vous conserve,

A l'entrée de notre souper.

S'il y a quelque part de galette,

Je vous prie de nous la donner,

Puis nous accorderons nos voix,

Bergers, bergères,

Puis nous accorderons nos voix

Sur nos haut-bois.

L'enfant apporte alors aux pauvres, la tranche de gâteau réservée en disant : " Voilà la part à Dieu."

* * Chez nous, en Canada, la fête des rois a beaucoup perdu de son caractère français, mais il en reste cependant quelques vestiges.

Dans nombre de familles, on coupe encore, le 6 janvier, le gâteau des rois ; ce gâteau a sa fève, évidemment, et celui qui a le morceau qui la contient est proclamé roi, mais c'est à peu près tout. On devrait revirer aux vieilles traditions.

* * C'est à cette coutume ancienne que nous devons une des chansons les plus spirituelles du vieux Béranger :

Grâce à la fève je suis roi

Nous le voulons, versez à boire,

Ça mes sujets, couronnez moi,

Et qu'on porte envie à ma gloire.

A l'espoir d'un rang le plus beau,

Point de cœur qui ne s'abandonne ;

Nul n'est content de son chapeau.

Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci,

Porte une couronne éclatante ;

Le pâtre a sa couronne aussi ;

Couronne de fleurs qui me tente

A l'un le Ciel la fait payer ;

Mais au berger, l'amour la donne ;

Le roi l'ôte pour sommeiller,

Colin dort avec sa couronne.

Le français, poète et guerrier,

Sert les muses et la victoire.

Le front ceint d'un double laurier,

Il triomphe et chante sa gloire.

Quand du rang qu'il doit occuper,
Il tombe, trahi par Bellone,
Le sceptre lui peut échapper,
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans,
La couronne de l'innocence ;
Bientôt viennent les courtisanes ;
Comme les rois on vous encense,
Comme eux, de pièges séducteurs,
L'artifice vous environne ;
Vous n'écoutez que vos flatteurs,
Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne ! A ces mots,
Chacun doit penser à la sienne
Je n'ai point doublé les impôts ;
Je n'ai point de noblesse ancienne.
Mon peuple, buvons de concert !
Ma place me paraît si bonne !
N'allez pas à l'autre dessert,
Me faire abdiquer ma couronne.

* * Après avoir parlé de royauté, parler dynastique n'est pas hors de propos, puisque messieurs les anarchistes—je parle avec prudence de ces ignobles canailles—veulent faire sauter peuples et rois.

Donc, comme vous le savez, comme je vous l'ai dit il y a quinze jours, les anarchistes ont voulu faire sauter la Chambre des députés, en France, mais, comme vous ne l'ignorez pas non plus, la bombe, bien qu'elle ait causé des blessures, n'a fait peur à personne, et, spectacle unique au monde, pas un député n'a bronché et la séance a continué, comme si de rien n'était.

Et bientôt le télégraphe apprenait à la France que l'Europe toute entière applaudissait au courage de ces braves gens.

Voici le compte-rendu exact de l'effet que cette épouvantable affaire a produit en Chambre.

On discute la validité de l'élection d'un député, M. Mirman.

M. de Montfort demande la parole.

4 h 5.

A ce moment, une détonation se produit. Un nuage de fumée se répand dans la salle.

Le président et les membres du bureau restent calmes à leurs bancs.

M. Ch. Dupuis, président.—La dignité de la République et du Parlement est en jeu. Le bureau saura prendre les mesures nécessaires. Il ne demande à la Chambre que du sang-froid. (Vifs applaudissements).

Voix nombreuses.—Vive le président !

Plusieurs députés sont blessés.

Voix nombreuses.—L'ordre du jour.

M. Ch. Dupuis, président.—La discussion continue.

M. de Montfort a la parole.

Et la discussion continue jusqu'à épuisement de l'ordre du jour, pendant qu'on emportait les blessés.

Au moment où la séance vient d'être levée, M. Dupuis, président de la Chambre, arrivant dans la salle des Pas Perdus, où la foule était compacte, a été acclamé pour son attitude au moment de l'attentat.

L'honorable président a crié : " Vive la République ! "

Les ovations ont redoublé et l'ont accompagné jusqu'à la porte de la galerie des Fêtes conduisant à son cabinet.

Personne n'a été tué et les nombreux blessés se rétablissent, d'après les dernières dépêches.

L'abbé LeMire, député, dont l'état inspirait des craintes, est en voie de guérison.

J'espère vous dire bientôt qu'on a coupé le cou de l'anarchiste Vaillant.

Ce sera un bon coup.

* * En attendant, mes amis, amusez-vous bien et vivent les rois... mages ! toujours.

Albert Ferland

Dieu est le grand nom qui doit planer sur l'existence humaine.—ALBERT FERLAND

SUR LE LAC

A MONSIEUR F. P., MON EXCELLENT AMI

La nuit est couverte d'un voile ;
Le moindre bruit s'est retiré,
Pourtant j'aperçois une étoile
Qui montre son disque doré.

Cette mystérieuse flamme,
Dans la tranquillité du soir,
Souffle quelque chose à mon âme....
C'est elle qui donne l'espoir !

" D'où viens-tu donc, douce lumière ?
Dis, qui t'envoie auprès de nous,
Es-tu le regard de ma mère
Ou bien du Seigneur en courroux ?....

" Est-ce toi qui dis la louange
Du Dieu qui nous a créés tous ?
Es-tu le regard de l'ange
Que Dieu fit pour veiller sur nous ?

" Dis-bien vite, petite étoile,
Ce que tu viens m'apprendre encore....
Mais un sombre nuage voile
La clarté de ton rayon d'or.

" Tu ne scintilles plus sur l'onde....
Où donc es-tu, flamme de cieux ?
Ma barque sur la mer qui gronde
Sans toi, s'égare dans ces lieux !

" Reviens conduire ma nacelle
Et reviens me donner l'espoir,
Réponds à la voix qui t'appelle,
Ah ! que je voudrais te revoir.

" C'est toi qui donnes l'espérance
Et qui consoles le malheur
Oh ! viens consoler ma souffrance
Reviens alléger ma douleur !"

L'étoile est du bonheur l'emblème,
Qui meurt quand on croit le tenir.
Et c'est cette chose suprême
Où l'homme voit son avenir.

Mais soudain arrive un nuage
Qui vient cacher l'étoile d'or ;
Et l'homme voit son esclavage
Lorsqu'il croit prendre son essor.

1808

II



Un mois d'août, le gouverneur Craig écrit que la nouvelle assemblée législative se compose de quinze avocats, quatorze cultivateurs et sept seigneurs. Les avocats se tiennent ensemble et forment un parti puissant dans la Chambre ; ils espèrent parvenir à forcer le gouvernement à leur donner des emplois. La milice est leur cheval de bataille et leur grand motif est d'empêcher le peuple de se dégrader en devenant soldat. Ils crient bien haut, dans l'espérance d'intimider le gouvernement et de se faire donner des places en échange de leur silence. Le *Canadien* a publié des articles ayant pour objet de créer du mécontentement dans la population. A l'heure des élections c'était plus excusable mais on s'aperçoit que les chefs de ce parti sont susceptibles d'être regardés comme animés de mauvaises intentions. Ils ont fait de leur mieux pour que ce journal circule gratuitement dans toute la province. La malice croit saine de cette feuille porte le gouverneur à avertir les chefs en question de l'inutilité de leurs attaques s'ils les font dans l'espoir d'un intérêt personnel. MM. J. Planté et J.-T. Taschereau, deux des soutiens du journal, ont des emplois du gouvernement. Le gouverneur les démet, puis M. Planté ayant déclaré ne pas approuver la conduite du *Canadien*, est réintégré dans sa charge. M. J.-A. Panet, un avocat, est la tête ostensible du parti. M. Blanchet est un médecin. Pierre Bédard et J.-L. Borgia sont avocats, mais on dit que Bédard est le principal rédacteur et en somme le plus dangereux de tous. Les commis-

sions d'officiers de milice ont été retirées de ceux de ce parti qui en étaient porteurs. Il y a dans le Bas Canada, vingt-sept colonels et un nombre plus grand de lieutenants-colonels et de majors, mettant tous de la tenacité à conserver leurs grades.

Ces opinions d'un gouverneur qui avait demeuré à peine six ou sept mois dans le pays, où il était arrivé avec des idées toutes faites, et que son entourage entretenait dans ses préjugés, portent souvent à faux, néanmoins, elles nous font connaître par le mot à mot ces fameuses lettres de Craig au ministre des colonies que Bédard, Taschereau, Panet sans compter Mgr Plessis, auraient tant aimé de lire, pour se défendre contre leurs adversaires.

10. Il est vrai que, après 1763, la milice ne fut pas maintenue. A qui la faute ? Pas aux Canadiens. La réorganisation toute récente dont parle le gouverneur n'était pas grande chose ; par exemple, ses officiers auraient dû avoir la liberté de leurs sentiments politiques ; en casant ceux qui ne lui plaisaient pas, Craig s'attira le blâme des autorités impériales, qui réintégrèrent Bédard et les autres dans leurs grades respectifs.

20. Les Canadiens voulaient prendre part aux choses de l'administration—c'est ce que le gouverneur appelle une envie d'avoir des places. Peu d'années plus tard, voyant la guerre s'ouvrir, on donna des emplois à Bédard et à ses amis. Dès lors, nous eûmes quelqu'un à qui parler dans nos besoins. Ce n'était donc pas un si mauvais cri que celui du *Canadien* ?

30. Si les seigneurs n'avaient pas perdu leur influence, tout irait mieux. Ah ! tout irait pire pour les habitants. Les seigneurs avaient fait fausse route et se trouvaient éloignés du peuple.

40. Le *Canadien* se propageait avec persistance et énergie. Le *Mercury* en faisait bien autant, et il avait de plus l'appui du gouvernement.

50. Il n'y avait pas cinquante hommes contre la France, en cas de guerre. Cela est possible, mais en attendant, du côté de la politique, tous les Canadiens étaient contre la France.

60. Les Français iront jusqu'à Québec, inévitablement. Ils n'ont pas fait de tentative en ce genre.

Enfin, je le répète, il est intéressant de savoir ce que notre gouverneur écrivait, mais il ne faut pas nous imaginer qu'il était infailible. Près d'un siècle après lui, les barrières du secret d'Etat étant tombées, nous voyons plus clair que lui-même dans sa situation personnelle.

Benjamin Sulte

M. ARAM J. POTHIER

Ce distingué compatriote, qui vient d'être élu maire de la ville de Woonsocket, et dont nous publions aujourd'hui le portrait, naquit dans notre belle province de Québec, en 1854.

Après avoir suivi les écoles élémentaires et avoir fait quelques années d'étude au collège de Nicolet, Pothier laissa, en 1870, cette dernière ville, et alla se fixer, avec toute sa famille, à Woonsocket, en l'état du Rhode Island.

En 1875, il entra comme commis à la banque d'Epargnes de cette petite ville, et actuellement il travaille encore dans la même institution. Pothier, dans cette position qui assumait une si grande responsabilité sur la tête de celui qui la possédait, a toujours fait preuve d'une grande honnêteté unie à une rare habileté.

Sa carrière d'homme public commença en 1885, par sa nomination pour trois ans, comme membre de la commission des écoles. Dans le printemps de 1888, il fut nommé représentant de Woonsocket à l'assemblée générale, et remplit cette charge à la satisfaction de tous.

En 1889, le gouverneur Taft envoya Pothier à l'Exposition universelle de Paris comme représentant du Rhode Island ; à son retour, il publia un rapport très curieux et fort intéressant de l'expo-

sition, document que le gouverneur Taft louangea publiquement.

Quelque temps après, Pothier, qui devenait populaire, fut nommé auditeur de la cité, en même temps que membre de la commission des écoles ; il garda la première de ces positions jusqu'aujourd'hui.

Quoique, d'ordinaire, un homme qui a pu s'élever par ses talents et par le caractère au-dessus de ses semblables ait beaucoup d'ennemis, personne ne peut faire un seul reproche à cet officier public, car il n'a que des amis.

M. Pothier est un orateur des plus délicats et un partisan acharné du système des écoles publiques. C'est aussi l'homme le plus populaire du parti républicain, à Woonsocket, et peut-être même de tout le Rhode Island.

En 1892, il se présenta pour la mairie contre M. D. B. Pond, qui remporta son élection avec quatre-vingts voix seulement de majorité, et cette année, M. Pothier obtint, contre deux adversaires anglo-américains, cinq cents soixante-treize voix de majorité, ce qui est une éclatante victoire.



ARAM J. POTHIER, maire de Woonsocket

Après que toute la ville de Woonsocket eut connu le résultat de cette belle lutte, la joie se manifesta de toutes parts, et les plus vives démonstrations s'organisèrent. M. Pothier, ému de l'enthousiasme de ses électeurs et plein de gratitude pour les services de ses nombreux amis, leur adressa deux discours, l'un en anglais et l'autre en français.

Le nouveau maire de Woonsocket est un patriote, et par cette haute et brillante situation qu'il vient d'obtenir, il saura faire honneur à la race canadienne française.

Parmi les échevins qui viennent aussi d'être élus à Woonsocket, nous remarquons avec plaisir les noms de quelques compatriotes distingués : MM. Joseph Daigneault, Norbert DeCelles, Jean-C. Leblanc et J.-Ambroise Morin.

Nos frères des Etats-Unis, mieux que nous peut-être, sont gens entreprenants ; soit dans la finance, soit dans la magistrature, soit dans les sciences et les arts, les Canadiens français atteignent, aux Etats-Unis, le premier rang.

Le contact journalier des anglo-américains les pousse en avant et leur font obtenir, par le développement de leurs nombreuses qualités intellectuelles, tous les honneurs et tous les succès possibles.

PIERRE BÉDARD.

NOTES ET IMPRESSIONS

Voyageant en Angleterre, à la question plusieurs fois répétée d'où venait notre attachement au drapeau britannique, je répondais invariablement : " Nous sommes des sujets fidèles parce que nous sommes catholiques "—Mgr FABRE.

Qu'est-ce qu'une femme de devoir ? Une femme de devoir est une femme qui ne cherche pas de romans dans la vie—car il n'y en a pas de bons ;—qui n'y cherche pas la poésie—car le devoir n'est pas poétique ;—qui n'y cherche pas la passion—car la passion n'est que le nom poli du vice.—OCTAVE FEUILLET.



LE R. P. ICARD, SUPÉRIEUR DE SAINT-SULPICE, DÉCÉDÉ

Le clergé français vient de faire une perte qui sera cruellement ressentie par un grand nombre de ses membres : M. l'abbé Icard, supérieur général de Saint-Sulpice, décédé le 20 novembre dernier, à l'âge de quatre-vingt huit ans.

Né en 1805, à Perthuis, dans le Vaucluse, l'abbé Icard avait été ordonné prêtre en 1828 et avait été immédiatement envoyé comme professeur au grand séminaire de Paris, où il enseigna le droit canon. Il devint ensuite directeur général des catéchismes de Saint-Sulpice, fonctions délicates qu'il garda pendant plus de vingt années et qui le mirent successivement en relations avec toutes les familles chrétiennes de cette immense paroisse. Le fruit de ces vingt et quelques années d'apostolat, d'une nature si difficile, a été consigné par lui dans un ouvrage très apprécié de tout le clergé : *Méthode des Catéchismes de Saint-Sulpice*.

Sous ses deux prédécesseurs à la direction de la congrégation, l'abbé Carrière—dont les commentaires sur la Bible font autorité—et l'abbé Caral, l'abbé Icard occupa le poste très important de directeur du grand séminaire de Paris, dont le titulaire actuel est un prêtre de grand mérite, l'abbé Biel.

Enfin, en 1875, l'abbé Icard succéda en titre à l'abbé Caral, qui donnait sa démission de supérieur général pour raisons de santé. Dans ce poste suprême, le nouveau supérieur publia d'innombrables et très intéressantes circulaires, un ouvrage important sur la *Doctrine de M. Olier*, créateur de l'ordre des Sulpiciens, et un livre à la dévotion de la sainte Vierge.

Le regretté supérieur de Saint-Sulpice avait été vicaire général de Paris sous Mgr Darboy et sous le cardinal Guibert. Lorsque Mgr Richard succéda, en 1881, au regretté prélat, l'abbé Icard con-

serva auprès de l'archevêque les mêmes fonctions et sa voix continua jusqu'à la fin à être très écoutée dans les conseils de l'archevêché.

AU TEMPS JADIS

ÉTUDES DE MŒURS

C'était un type drôle que le vieil Elie, conducteur d'élévateur à la manufacture H..., en l'an de grâce 189.... Et ceux qui l'ont connu ont gardé de lui un bien vivant souvenir. Je le vois encore avec ses larges épaules, se regardant l'une l'autre par derrière l'épiderme, ses robustes jarrets solides encore malgré les années, le tout surmonté d'une grosse, d'une énorme tête inclinant tantôt à droite tantôt à gauche, selon l'humeur ; avec sa barbe si drôlement taillée, sa barbe si cocassement semblable à celle d'un bouc suisse, avec sa grande bouche dont les extrémités s'allongeaient démesurément vers les organes auditifs, et des yeux où se lisait plus qu'un brin de simplicité.

Oui, un type singulier, en effet ; que tous aimaient, d'ailleurs, car c'était, au fond comme au bord, un bon bonhomme, venu un jour d'au delà la ligne 45°, n'ayant pas même en poche la plus minime fortune que puisse posséder un sujet anglais : un cuivre à l'effigie de Sa Majesté britannique.

Oui, vraiment, un saint homme, aimant bien un peu la jasette, comme, du reste, tout homme ayant la langue bien pendue, et plus encore que la jasette. Sa fille Marie—dont le seul et mignon défaut consistait dans un manque absolu d'esprit—ainsi que sa petite nièce Colastie et Lucien son petit garçon, qui venait chaque midi lui porter,

dans la petite chaudière luisante de la soupe, du lard bouilli et de bonnes grosses tranches de pain blanc dont—soit dit entre parenthèses—il raffolait. Souvent, durant l'heure du dîner, il nous parlait du petit Lucien, l'espoir de sa vieillesse, son amour.

« Il sait lire, écrire, et compter jusque dans les millions, nous disait-il, avec un légitime orgueil. Le gars a bonne tête, et si ma fille Marie prenait seulement une couple de bords de plus à conduire, ah ! il en ferait un docteur !... »

Chose drôle, le vieux, contrairement aux bipèdes de son espèce, n'avait pas en tête l'idée arrêtée d'en faire un jour un gros curé. Le type était si drôle !

—Mais pourtant, père Elie, vous ne songez donc plus au pays ? Vous, un homme habitué à vivre libre, le grenier toujours plein de grain et de farine, le saloir plein de lard et du pain sur la planche, vous ne regrettez pas un peu ce temps là ? Vous ne regrettez donc pas les beaux agneaux, les belles vaches grasses, les beaux chevaux canayens, après à la besogne et rapide à la course ?

—Hein !... hein !... faisait le vieux en dé-tournant la tête, des greniers toujours pleins de grains et de farine, des saloirs pleins de lard, de beaux agneaux, de belles vaches grasses et des beaux chevaux ; nous connaissons, ça, oui... Ah ! j'en connais ça, allez, la culture ; tenez, j'en connais ça. Une année ça récolte un peu, l'autre année, crac ! Et puis, il faut passer l'hiver comme ça, le ventre vide, pour travailler comme de pauvres diables. Ah ! oui, j'en connais ça, et si j'avais pas été si fou, j's'rais p'têtre pas si fou au jour d'aujourd'hui !...

—Mais, père Elie, pour épargner le travail et faire de meilleures moissons, vous avez les méthodes pratiques, les inventions, les machines.

—Ah ! bah ! j'en connais ça, allez ; c'est ça qui les ruine, les pauvres habitants, leur culture avec toutes ces belles machines là.

Et le vieux, se rappelant sans doute ces jours heureux où il n'avait ni grain ni farine dans le grenier, ni lard dans le saloir, semblait se promettre sur sa conscience de rester encore longtemps sur son élévateur.

C'était un bon diable, le vieux copain, et d'ordinaire ces contradictions de ma part ne le fâchaient point. Pour moi, ça m'amusait un peu ; car c'est chose bêtement monotone que la besogne de second contre-maitre dans une manufacture de coton. Faire un pas, le défaire, en faire deux, les défaire, courir ici, courir là, commander les baboines et les fillettes, donner un ordre, puis se cambrer fièrement, en attendant que la chose se fasse. Voilà !

—Holà ! vous autres, flâneuses, enlevez moi ces bobines, changez-moi ce bord en 44, et vite !... Bon !... d'autres fuseaux maintenant, et vite, plus vite !... Allons, le gars, balaie moi cette allée, et propre ! Vite ! vite ! plus vite !... Bon ! bon ! c'est comme ça, le gars, c'est comme ça. Et vous autres, là-bas, ôtez-moi dix brins de ces ourdissons ; et changez en 50. Et vite !...

Et voilà !

Le second doit, pour se tenir à la hauteur de sa position, porter pantalon propre, chemise blanche, chaussure sans pièces et se raser tous les jours. Comme ça, il peut, prenant pour la circonstance son air le plus terrible, faire courber tous les fronts dans son petit royaume et rendre actifs les plus lents à la besogne. Comme je n'avais rien de tout cela, plus d'un joli minois riait de bon cœur de ma sévérité, montrant du coin de l'œil à sa voisine ma chemise vieille mode, mon pantalon râpé, ma barbe toujours longue et mes sempiternels souliers de cuir rouge.

J'étais donc second au *Spooling, Warping et Dressing Department* à la manufacture de coton H... Tout frais sorti du collège, j'ignorais bien encore quelques petites choses dans le fonctionnement des machines et le roulement de la besogne, mais comme toute chose, après tout, ça s'apprend, et bref, avec un peu d'audace j'avais conquis l'emploi. Que les choses allassent pour le mieux, je ne le dirai point, me faisant scrupule de tromper sciemment mon prochain, mais ce qui est certain, c'est qu'on filait doux, quand j'ordonnais quelque chose. Les essieux criaient bien un peu, quelquefois ; les pivots des *spoolers* se payaient bien de temps en temps, pour m'agacer, le plaisir de blo-

quer ; mais, après tout, ça finissait par s'arranger. Et puis, les allées étaient toujours si propres que le surintendant, quand il passait par là, en devenait le visage tout épanoui. Les *spooleuses*, chacune plus ou moins promptement, finissaient par m'obéir, les emposeurs m'étaient dociles comme des bœufs de Bretagne ; les *panseuses en lames* me lançaient de tout côté des œillades ; les ourdisseuses sans faire très, très consciencieusement la besogne, avaient toujours le mot pour rire ; le gars de quinze ans, chargé du balayage, me craignait comme un diable, et le vieil Elie menait admirablement sa machine. Après tout, ça n'allait pas si mal. J'étais connu pour un bon vivant, n'ayant pas, comme tant d'autres seconds sans conscience, toujours à la bouche le blasphème... et la chique, ne buvant toujours que de l'eau... quand je n'avais autre chose à boire, détestant souverainement la bouteille... vide. Et le petit homme que je servais, me couvant d'un regard protecteur, disait à qui voulait l'entendre que je ferais mon chemin. Pour de l'orgueil, ça m'en donnait ; et, fier de ma position, j'allais souvent, entre deux ordres, conter l'histoire pour rire aux ourdisseuses.

J'ai toujours eu pour le noir un faible singulier. Or, en ce temps là, était passée aux ourdissoirs une grande, grande, grande fille, noire, noire, dont la vue seule me troublait. Elancée comme une vision, avec un œil où se lisait la fermeté de caractère, bien qu'à prime abord il semblât quelque peu sournois ; j'avais, après quelque temps d'étude, trouvé le côté accessible de cette âme fière. Que votre serviteur eut d'elle un minime brin d'affection, pour rien au monde, je n'oserais l'affirmer, mais j'aimais, moi, cet air distingué, contrastant singulièrement avec les habitudes vulgaires des autres filles du département ; et je passais ainsi, à causer, de bons quarts d'heure, toujours entre deux ordres, bien entendu. Mais comme le second arrivait parfois à destination, au lieu de travailler on faisait souvent sabbat dans les *spooleuses* tout comme chez Bulzébuth, quand on n'a rien à faire. Au reste, les choses allaient fort bien.

Mais, vers ce temps survint un petit accident qui faillit mettre en péril la barque qui portait ma fortune. Comment la chose se fit, je ne saurais le dire, mais il se trouva que sur tout mon lot d'ansouppes ou *uarpes*, le tissu manquait radicalement de colle. On peut, en vraisemblance, présumer que l'empeseur, au lieu de le faire passer dans l'ingrédient voulu, lui avait tout bonnement donné un bain d'eau claire. A prime abord, quand la chose vint à ma connaissance, je fus abasourdi, embêté, car les choses allaient bien, d'ordinaire ; mais il fallut en prendre son parti. Je baissai quelque peu dans le crédit du contremaître, et dus, pour quelque temps, renoncer aux histoires contées entre deux commandements à la grande R..., dont la vue m'avait, moi, d'ordinaire si indifférent, singulièrement troublé. Un homme qui ne m'aimait plus, c'était le vieil Elie (pour revenir à notre bipède). Tant que les choses avaient bien marché, mes propos ne l'avaient point froissé, mais à cause du trémoussement continu auquel le contraignait les allées et venues des ansouppes de notre département à celui du tissage où ils n'avaient pas le don de plaire, ses idées avaient à mon égard singulièrement changé. Quand je disais : « Père Elie, faites ceci, faites cela, » au lieu de me répondre comme jadis : « Oui, monsieur, » il murmurait entre ses dents des choses mystérieuses, dont je m'occupais assez peu, du reste.

Combien de fois le tissu maudit se promena ainsi d'un département à l'autre, sur l'élevateur du vieil Elie, pas plus que bien d'autres détails de ce bon temps, je ne saurais le spécifier ; mais je me rappelle bien, par exemple, le singulier visage du vieux durant tout ce temps. Et je vis bien qu'il avait sur moi plus d'un soupçon. Il s'en allait par le département, disant à qui voulait l'entendre : « Le gars finira mal !... » Il racontait à sa petite nièce, Colastie, que mon temps de second achevait, à Marie, sa fille, mille et une aventures sur mon compte, ajoutant presque tout bas qu'il fallait se défier de moi, que j'étais un bien chétif garnement que... (et ici il s'arrêtait, comme effrayé à la pensée d'une telle révélation) en certains quartiers on se chuchotait à l'oreille que j'étais... franc-maçon. Puis quand il avait consciencieusement

vidé le sac aux nouvelles, si toutefois les ansouppes trouvaient bon de prendre chez les tisserands un peu de repos, le vieux allait, pour épier mes mouvements, s'asseoir sur sa machine chérie, dont les secousses faisaient cligner ses yeux, balancer son énorme tête et frémir sa barbe de bouc suisse, tandis qu'à tout venant il disait :

Il vous en perd du *butin*, ce gaillard là... il vous en perd !... Ah ! l'âme damnée !... j'voudrais bien savoir pourquoi on garde ça ici... Et hochant la tête il achevait sentencieusement : Le gars finira mal !... Peu à peu les rouleaux de tissu se firent plus petits, plus petits... puis, enfin, tout fut dit, et nul n'en parlera plus. Mais le père Elie me garda rancune. Et jamais, par la suite, il ne me parla plus qu'avec défiance. Je prenais un malin plaisir à le faire fâcher ; ça m'amusait. Les choses reprenant leur cours ordinaire je continuai comme au temps jadis à crier : Holà ! vous autres, etc., etc. Et j'allai comme jadis aussi conter entre deux ordres, mille et un riens à la grande fille des ourdissoirs. Mais la besogne, à mon insu, minait lentement, mais sûrement ma santé.

Un jour, je m'en aperçus, et las de vivre esclave moi-même, avide de soleil et de liberté, voulant courir quelque peu le monde pour refaire ma constitution ébranlée, je laissai un autre se revêtir de mon autorité, et dis adieu aux *spooleuses*, aux *panseuses en lames*, au balayeur, aux emposeurs, aux ourdisseuses, moins une à qui je dis au revoir et au père Elie, qui me suivit longtemps des yeux, en hochant la tête comme je m'éloignais.

Quelques jours plus tard, je revenais du théâtre, toujours avec la grande et belle fille noire ; je le rencontrai au coin de la rue Bassett en prince Albert rougi par le temps, flânant paresseusement, le nez à la brise, les mains dans les goussets.

— Eh bien, père Elie, fis-je, en passant, lui désignant significativement du coin de l'œil mademoiselle P., ça marche, les choses, comme vous voyez. Et vous ?

— Ça va toujours la besogne. A c't'heure que t'es parti, j'ai le temps de jaser un peu avec la petite nièce ; mais toi, fit-il, en mesurant des pieds à la tête ma compagnie, mais toi, pendard, t'as pas encore trop mal tourné !...

Pour cela, c'était vrai, mais seulement j'étais bien garçon, toujours garçon.

JOCELYN.

LES NOUVEAUX MINISTRES

(Voir gravures)

C'est à la date du 1er décembre que la liste définitive a été arrêtée et que le ministère français a été ainsi constitué : MM. Casimir-Perrier, président du conseil, ministre des affaires étrangères ; Reynal, ministre de l'intérieur ; Burdeau, ministre des finances ; Spuller, ministre de l'instruction publique ; Antonin Dubost, ministre de la justice ; Jonnart, ministre des travaux publics ; Marty, ministre du commerce ; général Mercier, ministre de la guerre ; amiral Lefebvre, ministre de la marine ; Viger, ministre de l'agriculture.

Nous donnons quelques notes sur les membres du cabinet qui n'ont pas encore été ministres.

M. Antonin Dubost (justice) avait été, au 4 septembre, secrétaire général de la préfecture de police, puis préfet de l'Orne, et en 1879 directeur du cabinet du ministre de la justice. Il fut depuis conseiller d'Etat, puis en 1880 il entra à la Chambre.

M. Jonnart (travaux publics), député du Pas-de-Calais, a prononcé, au cours de la précédente législature, quelques discours appréciés.

M. Marty (commerce) a été avocat au barreau de Carcassonne. Il est à la Chambre depuis 1885.

Le général Mercier (guerre) a été promu divisionnaire en juillet 1889. La façon brillante dont il se distingua aux manœuvres de Beauvais lui valut d'être nommé commandant du 18 corps d'armée, à Bordeaux.

L'amiral Lefebvre (marine), commandant en chef il y a quelques mois l'escadre du Nord, à laquelle il a été récemment remplacé par l'amiral Brown de Colstoun.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Me trouvant dans la nécessité d'abandonner la direction du MONDE ILLUSTRÉ, après le 1er janvier, je prie mes correspondants personnels de vouloir bien m'adresser dorénavant toute communication privée à mon bureau de direction de *La Croix de Montréal* — B. de P. 997, Montréal — ou, encore mieux, à mes appartements du Cercle Ville-Marie, 1717, rue Notre-Dame, Montréal.

* *

C'est une heureuse idée qu'a eue M. J.-E. Bélair, typographe en musique, d'extraire deux jolies chansonnettes du répertoire du théâtre d'Opéra français.

Il a choisi avec discrétion et avec goût en même temps ces deux morceaux.

L'amour est enfant de bohème et *Le fruit défendu*, qu'on peut se procurer dans tous les dépôts, au prix minimum de dix centimes chaque, sont appelés à un légitime succès.

Tous les amateurs de jolie musique et à bon marché, en sauront gré à l'entrepreneur éditeur.

* *

Piano-Canada. — Cette intéressante publication musicale, que tous les amateurs recherchent à bon droit, a depuis quelques mois pris des développements qui en font un journal de musique de première classe.

Nous avons sous les yeux ses livraisons de septembre, octobre, novembre et décembre, et, en face de la grande variété de chants et de musique de haut goût qu'elles offrent, nous estimons un devoir de recommander ce journal mensuel à nos lecteurs et lectrices qui s'intéressent aux progrès de la musique.

A une piastre par an, pareille aubaine artistique, c'est pour rien. Pour abonnements, s'adresser à M. J.-R. Brodeur, directeur du *Piano-Canada*, 62, rue Saint-Jacques, Montréal.

JULES SAINT-ELME.

CORRESPONDANCE

MONTREAL, 30 décembre 1893.

A M. Firmin Peard, homme de lettres

Monsieur et cher confrère,

Dans le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ, vous m'adressez une lettre ouverte à laquelle je dois une réponse.

Je vous dirai, tout d'abord, que l'étude historique que j'ai publiée sur Jean Descary-Lehoux a été écrite sur des documents qui m'ont été fournis par la famille Descary et que cette étude lui a été soumise, avant sa publication dans le journal.

Quant à l'orthographe des noms propres, il n'y a pas de règle absolue. On conserve l'euphonie, voilà tout. C'est pourquoi on voit plusieurs individus, appartenant tous à la même famille, écrire leur nom d'une manière différente les uns des autres. La famille Descary a usé largement de ce *privilege grammatical*. Aussi, on remarque les orthographes suivantes de leur nom patronymique : Descary, Descary, Descarries, Descarryes, des Carries, etc. Pour ma part, j'ai écrit Descary, en ajoutant au nom le sobriquet de Lehoux par un trait d'union, habitude qui est suivie en France et ici, car le mot *dit* est tombé en désuétude.

Vous dites, de plus, que l'ancêtre des Descary était noble, pour la raison que son nom commence par *des* et qu'il portait un surnom. Je ne suis pas de votre avis. Si nous acceptons votre raisonnement, nous anoblirions plusieurs familles canadiennes, dont le nom de famille commence par *des*, *de*, *du*, et qui cependant sont bien réellement d'origine roturière. Les descendants de familles nobles, veuillez le croire, sont très rares au Canada.

Avec ces quelques remarques, que je vous demande de prendre en bonne part, je clos ma lettre en vous priant de croire, monsieur et cher confrère, à mon inaltérable dévouement.

G.-A. DUMONT.



LE DINER DES ROIS EN FAMILLE



SAINT-SULPICE

Salut ! Noble maison, illustre Saint-Sulpice !
Nom qui fut toujours cher au cœur du Canadien :
Pour dire ton honneur que le peuple s'unisse :
Car tu fus de ses fils le fidèle gardien.

Un Olier t'implanta sur le sol de la France,
Le beau pays des Francs, berceau de nos aïeux ;
Et le prêtre français, à la sainte vaillance,
Fit fleurir cent rameaux sur ce tronc généreux.

Je vois dans l'univers tes rejetons sans nombre :
A Paris, Baltimore, à Rome, à Montréal ;
Et les deux continents tu couvres de ton ombre,
Imprimant à la science un élan sans égal.

Je te contemple assis au pied de la montagne,
Arsenal du savoir, rempart des F cultes,
Dominant notre port, la ville et la campagne,
Immortel Saint-Sulpice, aux sublimes beautés.

Tu tiens droit le flambeau de la pure doctrine :
Tu montres à nos fils le dogme souverain ;
Et ton enseignement s'échauffe et s'illumine
Des rayons de la foi qui brûle dans ton sein.

Tu guidas les débuts de cette colonie,
Veillant comme une mère auprès de son berceau :
Tu gravas dans son cœur : Religion, Patrie !
Noblesse n'a jamais déserté ton drapeau.

Quand un roi débauché, souillant son diadème,
Nous livra lâchement à la fière Albion,
Tu sauvas notre foi, notre langue, et toi-même,
Tu sus rester loyal, sans ternir ton blason.

Le cœur de la jeunesse en tes mains se façonne
Pour les combats de Dieu, pour les grandes vertus ;
Maints héros canadiens brillent sur ta couronne,
Les uns luttant encor, d'autres qui ne sont plus.

De tes rangs sont sortis, pour l'Eglise et le monde,
Des citoyens d'élite et d'illustres prélats :
Les tiens ont traversé monts, bois, déserts et l'onde :
De leur Alma Mater ils ne rougissent pas.

Le pauvre, à qui le Ciel donne une âme d'artiste,
Chez toi trouve toi jours un père à son talent :
Ta générosité le seconde et l'assiste,
Et ta puissante main le pousse de l'avant.

Sans t'émouvoir, poursuis ton œuvre séculaire :
Tei l'aigle silhouettant l'océan éthéré,
Dans la plaine qu'il fuit, voit un chasseur vulgaire,
Et, fier, poursuit son vol avec sérénité.

J. Mayrand

POUR UNE QUENOTTE

I



son mari.

Un cheveu blanc, la perte d'une dent, la première et imperceptible ride sont de gros sujets de chagrin. La femme est éternellement elle-même, et la coquetterie chez les plus vertueuses ne perd jamais ses droits. Témoin la très simple histoire suivante :

Un maître écrivain affirme que toute femme qui se pique de délicatesse s'indigne d'être aimée pour sa beauté ; elle veut l'être que pour son âme.

Pourtant, quelle est la jeune femme qui ne pense sans cesse à ses charmes physiques, et qui ne prend à leur égard de méticuleux soins d'entretien, lorsqu'elle veut plaire,—ne fût-ce qu'à

Il

Ils étaient deux,—naturellement ; le plus charmant ménage qu'on pût rêver, l'union idéale.

Elle, blonde comme un rayon de soleil, rose et blanche avec de grands yeux bleus profonds et limpides où semblait se lire l'âme tout entière.

Lui, très brun ; le regard noir, parfois langoureux, plus souvent jaloux ; le teint d'une matité chaude, les traits fins et réguliers avec quelque chose de fier, d'altier dans toute la physionomie.

Ils s'adoraient, se le répétaient chaque jour et se le prouvaient souvent ; mais lune de miel éternelle, ciel sans nuages, ménage exempt de difficultés sont-ils bien de ce monde ?

Un incident futile faillit rompre l'harmonie de cet accord parfait.

Jeanne, coquette comme toute fille d'Eve, s'aperçut un jour avec désespoir que l'une de ses plus jolies quenottes de devant se cariait.

Horreur ! elle noircissait déjà !

Que faire ?

Une dent de moins, cela défigure une jolie femme, n'est-ce pas ?

Après quelques tristes réflexions, accentuées de douleurs sourdes, Jeanne prit un parti héroïque : cette maudite quenotte, elle la ferait enlever sans tarder, et surtout sans que Gaston, son mari, s'en aperçût ; puis, on la remplacerait par une fausse.

Le surlendemain, son mari ayant affaire au dehors pour toute la matinée, elle expédia sa femme de chambre chez le plus fameux dentiste du voisinage, avec ordre exprès de le ramener à tout prix. — Mais la domestique revint seule, ne pouvant affirmer la visite prochaine du praticien.

Il était absent, en voyage peut-être, très occupé.

Cependant, une heure plus tard, un élégant officier, en uniforme tout battant neuf, fut introduit dans le salon ; il s'inclina, déposa sur le guéridon une trousse et une petite boîte, déboucla son ceinturon et releva les manches de son dolman.

— Que désirez-vous ? qui êtes-vous, monsieur ? demanda Jeanne interdite.

— Mais, madame... je suis le dentiste.

— Je vais vous expliquer.

Ici, le praticien fit une pause, se débarrassa du képi qu'il tenait à la main, et, doucement, ponctuant ses phrases de gestes arrondis :

— Madame, je suis officier de réserve, lieutenant depuis trois mois. Au moment où votre femme de chambre sonnait chez moi, je me préparais à me rendre en grande tenue à l'enterrement du général de B..., dont j'eus l'honneur de soigner la bouche. Je suis d'ailleurs, convoqué officiellement. Mais, devant l'insistance de votre envoyée, je n'ai pas voulu, madame, négliger une nouvelle et agréable cliente, et pour tout concilier, le temps m'étant mesuré, j'ai pris le parti de venir opérer en uniforme... Sous les armes, madame !

Et, avec un sourire, le dentiste ajouta :

— Lorsque j'aurai terminé, je saute dans un fiacre, et malgré le léger retard que me causera cette extraction, j'espère arriver à l'heure de la cérémonie.

Rassurée, Jeanne invita le dentiste à passer dans sa chambre, et, sur le-champ, elle mit sa jolie bouche à sa disposition, bien qu'elle ne souffrit plus du tout.

III

— Ouf !...

— Aïe !...

Ce fut tout. La malencontreuse quenotte était arrachée. Sans douleur !

Mais, à l'instant même où l'opérateur se préparait à poser provisoirement une fausse dent pour réparer cette plaie faite à la beauté, un coup de sonnette énergique retentit.

Tremblante à l'idée d'être surprise, Jeanne interrompit le praticien, écoutant.

Une minute s'était à peine écoulée que la domestique, entr'ouvrant la porte de la chambre, jeta ce cri effaré :

— Madame, c'est Monsieur ; il vous demande tout de suite !

— Monsieur !... Gaston !... quel contre-temps !

Cependant, décidée à dissimuler la tare qui,

désormais, déshonorait sa jolie bouche, Jeanne passa vivement au salon, un peu pâle, et tout en priant le dentiste de ne pas bouger.

— Ah ! te voilà, ma chérie ! fit joyeusement Gaston. Imagine-toi que j'ai oublié ce matin d'emporter ton bracelet à réparer, et, tout le long du chemin, cela m'a préoccupé. Pour me débarrasser de cette obsession, je reviens le chercher ; c'est plus simple.

En disant cela, le mari se dirigea vers la porte de la chambre à coucher ; mais Jeanne l'arrêta vivement, et, troublée, s'écria maladroitement :

— Non ! non ! Gaston, n'entre pas ; j'y vais moi-même.

Son mari la regarda un instant, très surpris, l'œil subitement éclairé d'une lueur jalouse, l'esprit mordu d'un soupçon.

— Comme tu dis cela ! fit-il ; as-tu donc quelque chose à me cacher ?

— Moi ? balbutia-t-elle... Mais non, rien, je t'assure... Comment peux-tu croire ?

Elle était absolument désorientée, gênée aussi par le vide fait dans sa bouche, et le visage empreint d'une vive rougeur.

Ce fut ce qui la trahit.

En une seconde, le vague soupçon qui avait effleuré l'esprit de Gaston grandit, devint intolérable.

A ce moment, du reste, il aperçut un képi sur le guéridon.

Ce fut comme un coup de foudre.

Brusquement, il marcha vers la porte, l'ouvrit toute grande...

Et un cri de rage terrible lui échappa.

Dans le sanctuaire de son amour, un brillant officier se prélassait dans un fauteuil bas.

Gaston se précipita vers lui.

— Sortez, monsieur ! rugit-il.

Et comme l'autre, ahuri par cette apostrophe, se levait lentement, avec dans les yeux une expression d'effarement, Gaston revint au salon. D'un regard furieux il foudroya sa malheureuse femme. Et, la voix âpre, mordante, il lui cria :

— Ainsi, voilà ce que vous me cachez, malheureux : vous avez un amant !

— Oh ! Gaston, je t'en prie !...

— Taisez-vous ; ne mentez pas plus longtemps ! Et dire que j'aimais cette femme, que j'avais en elle une confiance aveugle !... Ah ! c'est trop de honte !

Puis, au dentiste stupéfait, qui ne comprenait rien à ce qui se passait :

— Quant à vous, monsieur, attendez moi !

Sur ces mots, il disparut un instant, laissant ses interlocuteurs dans une perplexité extrême.

Ahurs par cette violence, ils étaient incapables l'un ou l'autre de sortir rapidement de cette ridicule situation.

D'ailleurs, Gaston reparaisait, tenant en mains une paire d'épées de combat, prises dans son cabinet de travail.

Le dentiste trouva que les choses allaient trop loin.

— Mais, monsieur, répliqua-t-il, permettez-moi de vous dire...

— Oh ! pas d'explications, s'écria Gaston ; je suis dans mon droit, je vous surprends, je vais vous tuer !

En même temps, il jeta l'une des épées aux pieds de l'officier, criant, hors de lui :

— Allons, vous êtes officier : défendez-vous ! L'un de nous deux est de trop ; l'outrage que vous m'avez infligé ne peut se laver que dans le sang ! En garde !

Et, les yeux brillants de haine, pâle, les dents serrées, terrible, il brandit son arme ; mais son adversaire avait, peu à peu, recouvré sa présence d'esprit.

— Pardon, cher monsieur, pardon ! dit-il. Vous commettez une erreur énorme. Je ne suis pas ce que vous croyez, mais tout simplement le dentiste de madame. Ma présence dans cette chambre est le résultat d'une opération que...

— Dentiste !... expliquez-vous plus clairement ! interrompit durement Gaston.

Ce fut sa femme qui prit alors la parole.

En peu de mots, elle mit son cher et trop ombrageux mari au courant de l'aventure, confessa son détestable péché de coquetterie, et, montrant

sa jolie mâchoire mutilée, elle donna la preuve irréfutable de sa sincérité et de sa fidélité.

Et elle ajouta :

— Si tu avais été moins prompt à me soupçonner, tout aurait été vite expliqué.

Gaston resta d'abord interloqué ; puis il eut un éclat de rire.

— Ah ! fit-il, quelle sottise que la jalousie !

Il présenta ses excuses au malheureux dentiste ; puis il embrassa son adorable compagne, et permit qu'on terminât l'opération.

— Éternel féminin, fit-il, que de maux tu nous causes, en voulant en éviter de moindres !

— Tenez, madame, dit à son tour le dentiste en remettant à Jeanne la quenotte, objet inconscient de ce drame en miniature, je vous la rends ; je serais désolé de garder une dent contre vous... ou contre monsieur votre mari.

Gaston répondit :

— Quant à moi, je tâcherai de ne plus montrer les miennes si mal à propos !

— Jeanne s'inclinait en souriant :

— Soyez tranquille, monsieur le dentiste : si je dois de nouveau recourir à vos soins, mon mari le saura.

HENRI GERMAIN.

ANNALES DE LA VIE D'UN VIEUX GARÇON

16 ans. — Son cœur commence à battre lorsqu'il voit, ou même lorsqu'il aperçoit de loin des jeunes filles.

17 ans. — Il se trouble, il rougit en causant avec elles, même de choses indifférentes.

18 ans. — Il commence à se rassurer et à prendre de l'aplomb en leur présence.

19 ans. — Il se fâche sérieusement, s'il croit remarquer qu'elles le traitent encore comme un enfant.

20 ans. — Il a conscience de sa valeur personnelle et de ses avantages extérieurs.

21 ans. — Une glace devient pour lui le plus précieux des meubles, car il a besoin de s'admirer.

22 ans. — Il pose en don Juan et se croit irrésistible ; comme conséquence naturelle, il fait la cour à toutes les femmes.

23 ans. — Aucune femme ne lui semble digne de lui.

24 ans. — Il se laisse, dans un moment d'oubli, prendre aux pièges de l'Amour.

25 ans. — Sa fatuité détruit presque aussitôt la liaison qu'il avait commencée.

26 ans. — Il traite l'objet de son choix avec une hauteur impertinente, comme si cette jeune fille devait être fière de ses hommages.

27 ans. — Il courtise une autre femme, dans l'espoir de mortifier celle qu'il vient de délaisser.

28 ans. — Il éprouve un refus, dont il ressent autant de dépit que de colère.

29 ans. — Il médite de chaque femme en particulier et de tout le sexe en général.

30 ans. — Toute conversation qui a trait au mariage lui donne de l'humeur et lui cause de l'ennui.

31 ans. — Il commence à considérer le mariage sous un tout autre point de vue que par le passé.

32 ans. — La beauté ne lui semble plus, comme autrefois, une condition indispensable chez la femme qu'il veut épouser.

33 ans. — Il se croit, en ce qui le concerne, encore très propre à faire un mari séduisant.

34 ans. — Il ne doute donc pas qu'il ne puisse s'allier à une jeune et charmante poulette.

35 ans. — Il devient vivement et profondément amoureux d'une délicieuse beauté de dix-sept ans.

36 ans. — Il est repoussé tout net, et ce nouvel échec le met au désespoir.

37 ans. — Il se livre alors à tous les genres de dissipation et de désordre.

38 ans. — Les femmes honnêtes ne lui inspirent que de l'écœurement.

39 ans. — Son nouveau genre de vie lui donne de vifs remords et de nombreux désagréments.

40 ans. — Quelques idées matrimoniales se réveillent en lui, mais ce germe ne se développe pas.

41 ans. — Une jeune et intéressante veuve occupe sa pensée.

42 ans. — Il se détermine après quelque hésitation, à lui adresser des hommages qui prennent leur source dans l'amour et dans l'intérêt.

43 ans. — L'intérêt et l'égoïsme l'emportent dans son esprit et lui inspirent de prudentes réflexions.

44 ans. — La jeune veuve, aussi fine que lui, s'amuse à ses dépens et l'écarte tout doucement.

45 ans. — Il sent augmenter de jour en jour son animosité contre les femmes.

46 ans. — Il commence à ressentir quelques atteintes de goutte et de rhumatisme.

47 ans. — Il s'inquiète de ce qu'il deviendra lorsqu'il sera vieux et infirme.

48 ans. — Il pense qu'il n'y a rien au monde de plus triste que de vivre tout à fait seul.

49 ans. — Il se décide à prendre avec lui une femme raisonnable, encore jeune, pour gouverner sa maison et lui tenir compagnie.

50 ans. — La goutte et les rhumatismes redoublent d'intensité.

51 ans. — Il est enchanté de sa nouvelle femme de ménage, qu'il aime déjà comme une garde-malade.

52 ans. — Il commence à éprouver pour elle un sentiment d'une autre nature.

53 ans. — Son orgueil se révolte à la pensée qu'il pourrait l'épouser.

54 ans. — Il se trouve très embarrassé pour prendre un parti.

55 ans. — Il est tout à fait sous la domination de cette femme, et se trouve horriblement malheureux.

56 ans. — L'idée de se séparer de cette femme lui cause une grande agitation et de cruelles insomnies.

57 ans. — Cette femme lui déclare, avec un pudique embarras, que sa conscience et le soin de sa réputation ne lui permettent pas de continuer à demeurer avec un homme seul.

58 ans. — Sa goutte, ses rhumatismes et sa mauvaise humeur ont atteint leur période la plus aiguë.

59 ans. — Il se sent affaibli et presque épuisé ; il appelle sa gouvernante auprès de son lit et lui annonce son intention de l'épouser.

60 ans. — Sa situation et ses infirmités empiront, et il quitte le monde en laissant à cette fille tout ce qu'il possède.

LES MERVEILLES DU FAKIRISME DANS L'INDE

Dans la *North American Review* d'octobre, le Dr Kellar rend compte de merveilles qu'il a vu exécuter par les fakirs de l'Inde. Dans ces expériences stupéfiantes, toute hypothèse de pure prestidigitation doit être écartée :

« Quinze années passées dans l'Inde m'ont convaincu que les fakirs ont découvert les lois naturelles, c'est-à-dire savoir dominer les forces de la nature. »

A l'appui de son dire, il cite quelques unes des merveilleuses expériences dont il a été témoin. La première fut le soulèvement de M. Eglinton, dans une académie de Calcutta. Eglinton non seulement fut soulevé, mais fut obligé de se lever, de monter sur une chaise, puis sur une table, et maintenu ainsi par la main du Dr Kellar.

Le second fait a trait à une expérience à laquelle assistait le prince de Galles, en 1875-76.

Le chef des fakirs planta en terre, à une profondeur de six pouces, trois épées, la pointe en l'air. Il fit tomber un de ses collègues dans une apparence de mort. Avec l'aide d'un tiers, il posa ce corps rigide sur la pointe des épées : une pointe sous la nuque, la deuxième entre les épaules, la troisième à la partie inférieure de l'épine dorsale. Les jambes dans un complet état de rigidité, restaient droites. Le maître des fakirs, avec une autre épée, creusa autour de celles qu'il avait plantées, les fit tomber et le corps resta suspendu dans l'air, et cela en plein jour, sous les yeux de cinq mille spectateurs ! Quelque temps après, le fakir rappelait le sujet à la vie.

Le troisième expérience eut pour sujet un jeune Zoulou. Après l'avoir mis dans un état de mort apparente, il tint audessus de sa tête un peu d'her-

bes allumées. Le corps s'éleva à trois pieds de terre environ, en suivant les mouvements que le fakir imprimait aux herbes, allant à droite, à gauche.

Dans une autre expérience qui eut lieu en présence du général Meley, un fakir fut enseveli vivant dans une fosse de dix pieds de profondeur, dans une caisse en métal hermétiquement fermée et scellée. Vingt jours après, le fakir fut déterré et rappelé à la vie.

Ces faits, absolument étranges et incompréhensibles, ont été maintes fois signalés par différents auteurs, parmi lesquels il convient de citer L. Jaccoliot. Dans le même genre, cet auteur relate le fait suivant :

« ... Le fakir ayant demandé une canne, appuyée à sa main gauche sur la pomme et, s'élevant graduellement en croisant les jambes, resta suspendu à deux pieds du sol, aussi immobile qu'une statue, sans autre soutien apparent que la canne qu'on venait de lui donner. »

Le célèbre "liseur de pensées" dont s'est occupé récemment Paris est peut-être distancé par cette expérience :

« Une Malabaresse (janigartchie, porteuse d'eau et laveuse de vaisselle) est endormie par le fakir. Etant en communication avec M. Jaccoliot, elle devait traduire tout haut une de ses pensées ; la seule condition était qu'il formulât cette pensée d'une façon très distincte, quelle que fût, du reste, la langue dans laquelle cette pensée serait conçue. »

« Il se met alors à penser au premier vers de l'*Illiade*, en scandant en lui-même toutes les syllabes de ce vers. »

« Habitant Ceylan ou l'Inde depuis longtemps, tous les assistants étaient familiarisés avec ces étranges phénomènes, que le dernier des fakirs produit à volonté. Cependant, il renonce à dépeindre l'impression qu'ils ressentirent tous, lorsque la grosse Indoue, qui de sa vie n'avait entendu parler grec, se mit à prononcer distinctement le premier vers de l'*Illiade*. »

« En entendant ces sons inconnus, le fakir, s'imaginant sans doute que nous avions essayé, par une formule cabalistique, d'annuler les effets qu'il produisait, se mit à sourire comme un homme sûr de sa puissance. »

« On ne pouvait rien voir de plus concluant : ni le fakir ni le sujet ne pouvaient s'entendre pour arriver à de pareils résultats. »

On pourrait sans peine multiplier les exemples de ce genre. Ces faits se racontent mais ne se discutent pas ; des centaines, des milliers de personnes ont vu et voient tous les jours les mêmes exercices, et d'autres plus étonnants encore.

En est-il une seule qui ait découvert le secret, qui soit arrivée à reproduire les mêmes phénomènes ? Tout ceci ne se passe pas sur un théâtre, avec tous les trucs de la mécanique à la disposition de l'opérateur. Non, c'est, dit le Dr Moreau, de Tours, dans le *Journal d'hygiène*, un mendiant accroupi nu sur une pierre qui se joue ainsi de votre intelligence, de vos sens, et de tout ce qu'on est convenu d'appeler les immuables lois de la nature, dont il semble changer le cours à volonté. En change-t-il le cours ? Non, il les fait mouvoir à l'aide de forces qui nous sont inconnues.

Il y a certainement là quelque chose... !

BIBLIOGRAPHIE

Almanachs pour 1894, publiés par J.-B. Rolland & Fils, Montréal.

Almanach agricole, commercial et historique. (28^e année).

Almanach des Familles. (17^e année).

Almanach des Cercles Agricoles. (1^{re} année).

Ce dernier, publié sous les auspices du Département de l'Agriculture et de la Colonisation, de la province de Québec, renferme des matières du plus vif intérêt pour toutes les classes de l'industrie, en particulier de "l'Agricole."

Calendrier de la Puissance du Canada, contenant la liste complète de tous les membres du clergé du Canada.

En vente chez tous les libraires et les principaux marchands, au prix de 5c chacun.



Etoile nouvelle

Une étoile nouvelle vient d'être découverte dans la constellation australe de la règle, *Narna*, par 23°34' d'ascension droite et 140°14' de distance polaire. Elle était de septième grandeur lorsque Mme Fleming l'a signalée de l'Observatoire de Cambridge.

Le naissin des huîtres.

On pensait jusqu'à présent qu'il était impossible d'obtenir du naissin dans des viviers, c'est-à-dire de faire se reproduire les huîtres par des moyens artificiels. Les expériences effectuées à Roscoff montrent que cette idée ne reposait sur aucun fondement. On vient, en effet, de constater au laboratoire de Roscoff que les huîtres se reproduisent parfaitement dans les viviers, mais qu'elles ne se reproduisent qu'au cours de leur quatrième année. Nous saurons donc désormais que les producteurs de naissin en vivier, qui avaient fait jusqu'à présent d'inutiles essais, ne doivent pas se décourager, mais au contraire prendre patience et persévérer. En somme, l'heureux résultat des expériences de Roscoff constitue un progrès dont les amateurs d'huîtres—et ils sont nombreux!—se réjouiront certainement.

Caractère, mœurs, usages et coutumes des différents peuples

Les habitants du Soudan sont de haute stature, très-noirs, n'ont aucune civilisation, sont très superstitieux. Le vol d'un oiseau, la rencontre d'un animal défilent souvent des plus grandes entreprises; les pères et les mères vendent leurs enfants pour des bagatelles.

Les indigènes des contrées septentrionales de l'Amérique ont conservé presque tous les usages qu'ils avaient avant l'invasion des Européens; les Iroquois, les Hurons, les Illinois, les Algonquins, etc., sont intrépides, agiles, grands chasseurs; ils adorent Dieu sous le nom de Grand Esprit. Les Esquimaux ont le visage plat, le nez écrasé, les lèvres épaisses: leur obstination à fuir les étrangers empêche les progrès de la civilisation.

Les Mexicains sont basanés, adroits, laborieux, doux, aiment les sciences et surtout les arts.

La superstition chez les Esquimaux.

Une traduction anglaise récente d'un volume, la *vie des Esquimaux*, de l'illustre explorateur Nansen, celui là même qui est en train d'exécuter son hardi voyage vers le pôle, nous remet sous les yeux, entre autres détails curieux, quelques bizarres superstitions hyperboréennes.

C'est ainsi que, si l'Esquimeau se refuse à secourir un homme qui se noie, ce n'est par indifférence de sauvages, ou par répugnance à toucher un mort, mais par crainte de la vengeance du Démon de l'eau qu'il frustrerait d'une victime qui lui appartient. Cette croyance aux "démons", aux esprits protecteurs et des choses, est d'ailleurs extrêmement répandue et entraîne les conséquences les plus inattendues. Quand l'Esquimeau passe à côté d'un glacier, il se garde bien de lui donner son nom, de peur que celui-ci ne s'offense, et ne détache un iceberg. Le nom fait en effet partie de la personne ou de la chose, et celui qui le connaît acquiert une certaine puissance sur le propriétaire de ce nom, et peut employer cette puissance à lui nuire.

Pour la même raison, une personne ne peut jamais prendre le nom d'un mort. Si elle le porte déjà et qu'elle s'en aperçoive, il faut qu'elle le change, et, si le mort portait le nom d'un animal,

d'une plante, etc., le mot qui désigne cet objet doit être changé, ce qui entraîne d'importantes modifications temporaires dans la langue. Toujours pour la même cause, les Groenlandais font difficilement connaître leur nom à un étranger. Ils brûleront ou cacheront de même les mèches de cheveux coupés, les débris de leurs ongles et jusqu'à leur salive.

Plaisante aventure.

Duclos, dans ses *Mémoires secrets*, a rapporté la plaisante aventure qui suit, dont le cardinal Du Bois aurait été le héros.

Le cardinal mangeait habituellement une aile de poulet tous les soirs. Un jour, à l'heure qu'on allait le servir, un chien emporta le poulet. Les gens se dépêchèrent d'en remettre un à la broche. Le cardinal demanda à l'instant son poulet; le maître d'hôtel, prévoyant la fureur où il le mettrait en lui disant le fait, ou en lui proposant d'attendre plus tard que l'heure ordinaire, prend son parti et lui dit froidement:

— Monseigneur, vous avez soupé.

— J'ai soupé? répliqua le cardinal.

— Sans doute, Monseigneur, il est vrai que vous avez peu mangé, vous paraissiez fort occupé d'affaires; mais, si vous voulez, on vous servira un second poulet, cela ne tardera pas.

Le médecin Chirac, qui le voyait tous les soirs, arriva dans ce moment. Les valets le préviennent et le prient de le seconder.

— Parbleu, dit le cardinal, voici quelque chose d'étrange: mes gens veulent me persuader que j'ai soupé; je n'en ai pas le moindre souvenir, et qui plus est, je me sens beaucoup d'appétit.

— Tant mieux, répond Chirac, le travail vous a épuisé: les premiers morceaux n'auront fait que réveiller votre appétit, et vous pourrez sans danger manger encore mais peu.

— Faites servir Monseigneur, dit-il aux gens, je le verrai vers son souper.

Le poulet fut apporté. Le Cardinal regarda comme une marque évidente de santé de souper deux fois de par ordonnance de Chirac, l'apôtre de l'abstinence, et il fut, en mangeant, de la meilleure humeur du monde.

Pot de pensées

L'un des premiers tailleurs de Montréal vient de déposer son bilan. Le vol à dans de vilains draps.

On signale l'éclosion prochaine de plusieurs sociétés industrielles. Aujourd'hui, on met tout en actions—excepté la morale.

Certain financier louche va lancer une émission au capital de trois millions pour l'exploitation d'un nouveau système de navigation aérienne. Comme s'il n'y avait pas tant d'autres moyens de voler!

Punch, journal satirique de Londres, publie des vers fort spirituels. Voilà pourquoi les Anglais ont un faible pour les vers de *Punch*.

LE CHERCHEUR.

Une négresse du plus beau noir entre chez le droguiste.

— Donnez-moi pour dix sous de mine de plomb, dit-elle.

— Est-ce comme poudre de toilette? interroge le droguiste d'un air fin.

Enfant terrible:

— Tu sais, M. Paul, maman s'a acheté des dents neuves!

— Ah!

— Oui. Et puis, papa dit toujours comme ça que maman a du poil aux dents. Est-ce qu'elle s'est aussi achetée des montures?

Lune de miel.

Elle, tout à coup, avec curiosité:

— Dis-moi, mon chéri, qu'est-ce que tu ferais si je mourais?

Lui, interloqué, et après un silence:

— Je te ferais enterrer.

LE DON DE LA FÉE PRUDENTE

Il y avait une fois un brave homme nommé Chrysocor, dont la réputation de droiture, d'honnêteté et de charité était si grande, que les bonnes fées, endormies depuis plusieurs centaines d'années dans leur palais de diamants, s'éveillèrent sur l'ordre de leur reine pour aller doter le nouveau-né que le ciel venait d'envoyer à cet homme vertueux.

Chrysocor était en extase.

Penché sur le berceau mignon où reposait le cher petit ange, il rêvait un avenir brillant pour ce fils.

Il ne désirait pas pour lui le bonheur factice que procure la fortune, mais bien ces joies intimes et douces qui découlent du devoir accompli et de la pratique des vertus.

Son regard attendri se reposait amoureusement sur le visage rose du chérubin souriant, et une prière ardente sortait de ses lèvres pour demander à Dieu la grâce de vivre encore assez longtemps pour pouvoir diriger cet enfant dans la vie et lui inculquer les bons principes qu'il tenait lui-même de ses parents.

Tout à coup, un rayon lumineux enveloppa le berceau et la fée Candide, vêtue d'une robe de lin d'une blancheur immaculée, se pencha sur l'enfant, et, le touchant au front de sa baguette de cristal, lui dit:

— Va, enfant, dans la vie, et conserve ta pureté native. C'est le don que je te fais.

Elle s'évanouit aussitôt, et la fée Splendide, enveloppée dans un peplum d'azur, lui dit en le baisant au front:

— Va, enfant, dans la vie, et sois beau comme le jour naissant. C'est le don que je te fais.

Après elle, vint la fée Pactola, radiée dans sa cuirasse d'or et de perles; elle frappa légèrement le berceau de sa baguette de diamant.

— Va, enfant, dans la vie, et sois riche comme Salomon. C'est le don que je te fais.

Puis ce fut le tour de la fée Sapientia, qui lui donna la sagesse avec la science.

Puis ce fut le tour de la fée Gracieuse, qui lui donna l'esprit.

Puis ce fut le tour de la fée Bénigne, qui lui donna la beauté.

Soudain parut la fée Prudente:

— Pauvre enfant, dit-elle, les six dons que tu désires recevoir sont épuisés. Je ne puis donc faire un souhait pour toi, mais je puis te faire un présent qui corrigera l'imprévoyance de mes sœurs.

Elles t'ont donné l'innocence, la beauté, la fortune, la sagesse, l'esprit et la bonté, aucune n'a songé à te donner le plus précieux des biens: la santé.

Prends ce flacon de cristal, cher enfant. Il contient une liqueur délicieuse au goût. Dès que tu sentiras tes forces s'affaiblir, tes muscles perdre leur souplesse, ta gorge s'irriter, ton sang s'appauvrir, tes poumons s'obstruer, tu auras recours à ce flacon et aussitôt, tu seras régénéré dans ta chair.

Cette liqueur incomparable, c'est l'émulsion à la crème d'huile de foie de morue, de Boulanger. Si je ne puis t'exempter des maux qui affligent les humains, je puis du moins te donner, grâce à ce spécifique souverain, le moyen de les combattre et de les éloigner.

Mon présent est donc plus précieux que tous les dons de mes sœurs, puisque sans lui tu ne pourrais jouir de leurs faveurs.

A ces mots, la fée Prudente disparut.

Les *Lettres d'un Etudiant* sont certainement l'un des livres les plus intéressants à lire. Le style en est facile et gracieux. Il a sa place marquée partout. Prix: 10c. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste Catherine.

A table, le chef de famille est en train d'inculquer les bons principes à ses fils.

— Voyez vous, mes enfants, dit-il, il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire aujourd'hui.

— Alors, papa, répond M. Bébé, passe-moi le du gâteau que je le finisse.

CHOSSES ET AUTRES

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

GUYOT — On rapporte qu'il y a à San Francisco 13,000 maisons innocupées.

CHARBON EN POUDRE ET EN PASTILLES, APPRUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenterie, la cholérine, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

BELLOC — Durant la retraite de Moscou, les Français ont laissé 600,000 fusils sur la route.

PILULES APPRUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

VALLET — La ville de Québec tiendra au mois de février prochain un carnaval à la manière de ceux que donnait la ville de Montréal il y a quelques années. Un palais de glace sera de rigueur.

QUINUM LABARRAQUE VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPRUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN
24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN
Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,
4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au Monde Illustré.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY
126 w. 25th STREET, NEW-YORK
SUCCURSALE A MONTREAL
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les États-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

ENIGME

Je suis la source de l'estime,
Je la conserve et je la perds;
Et le plus souvent si je sers,
C'est pour la mort, c'est pour le crime.

D'un sentiment légitime,
Je venge les affronts soufferts;
Il me faut un cœur et des nerfs,
Je n'ai rien de ce qui m'anime.

Une étroite et longue prison
Me retient avec raison,
Et libre je frappe la vue.

On m'a vierge en mauvaise odeur;
Et quoique je s'is sans pudeur,
Je rougis quand on me voit nue.

No 138 — PROBLEME D'ECHECS

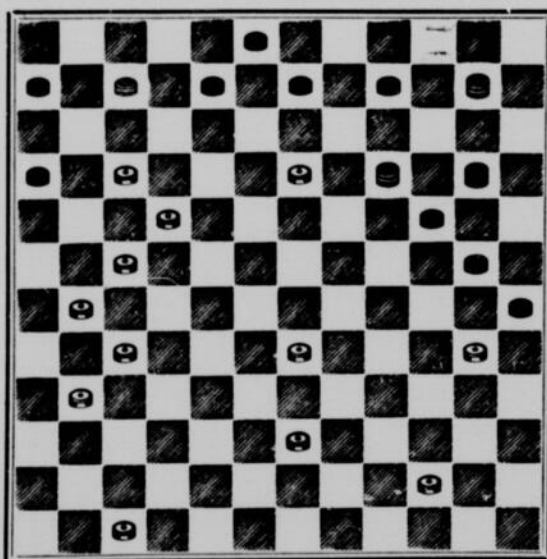
Composé par M. John Henderson, Montréal
Noirs — 4 pièces



Blancs — 8 pièces
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 131. — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Aug. Mercure, Ange Gardien, Rouville
Noirs — 13 pièces



Blancs — 12 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 129

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
45	38	20	31
34	27	22	64
60	54	68	35
39	34	28	59
52	46	35	60
54	65	41	52
59	35 gagnent.		

Solutions justes par A. Campbell, Ste-Canégonde; E. Jacques, Montréal.

Solution de la charade : Faux pas.

Solution du problème d'Échecs No 137

Blancs Noirs
1 C 2 D 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

VISITEZ

NOTRE

GRAND BAZAR

ENTREE LIBRE

Jouets de toutes Sortes

VENDUS A DES

PRIX INCOMPARABLEMENT BAS

VOYEZ NOS

MOUCHOIRS

EN

Soie Japonnaise Brodés

VENDUS

12 CENTS CHAQUE

JOHN MURPHY & CIE

coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2163

Federal Tel. 58

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuillet on
jours de publication "En Famille."

UNE DOSE
LE GRAND
TAKE
THE BEST

**SHILOH'S
CURE.**

Remède contre la toux,
\$50, \$100, \$1.
Guérit la Consommation, la Toux, le
Group, les Maux de gorge, Vendu par
McGill

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE

— DES —

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent
Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.



En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

POUR CADEAUX : Nous venons de recevoir un très grand choix de cols, cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

2348

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,557,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. E. R. JURE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR
M^r CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

CHOCOLAT MENIER



Une

Erreur

Commune

Beaucoup de personnes supposent que le CHOCOLAT et le COCOA

sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

C'EST UNE ERREUR

PRENEZ le Jaune de l'Œuf,
PRENEZ l'Huile d'Olive,

Que reste-t-il ?

UN RESIDU. Il en est ainsi du COCOA.

Une comparaison :

Le COCOA est le lait écrémé.

Le CHOCOLAT de la crème pure.

Demandez à l'Épicier

— LE —

CHOCOLAT MENIER

Vente annuelle de 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite le pousse. Excellent article de toilette pour le chevelure. Indispensable pour les familles.

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
177 rue St-Laurent.

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants et les filles, paraît le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Condamine, Paris, France.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRE, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.



Des milliers de personnes souffrantes

Ont immédiatement recours aux
REMEDES SAUVAGES

DE

Geo. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392—RUE CRAIG, MONTREAL—392



LE PACIFIQUE CANADIEN

Le trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m. *9.10 p.m.,
Boston, 8.00 a.m., *8.20 p.m.
Portland, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
Toronto—8.25 a.m., *9.00 p.m.
Détroit, Chicago, 8.25 a.m. *9.00 p.m.
St. Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., 9.10 p.m.
Winnipeg et Vancouver, 4.45 p.m., 9.10 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.
Brockville, 8.25 a.m., 4.15 p.m.
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m.,
St-Jean, 9.00 a.m., 4.05 p.m., 8.40 p.m. 8.20 p.m.
Sherbrooke, 4.05 p.m. 8.40 p.m.
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
Perth, 8.25 a.m. 4.15 p.m., *9.00 p.m.
Newport, 9.00 a.m., 4.05 p.m., *8.20 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., 8.40 p.m.
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, 8.10 a.m., 8.30 p.m. et 10.30 p.m.
Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
Ottawa, 8.50 a.m.,
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
* Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.
* Chars-palais et chars-dortoirs. * Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. * Connexion avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS-XAVIER